Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 8 (1965)

Heft: 4

Artikel: Actualité poétique de Lucain

Autor: Boudry, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869840

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ACTUALITÉ POÉTIQUE DE LUCAIN

Sunt quidam qui me dicant non esse poetam...
Martial (à propos de Lucain).

Dans quelle mesure la poésie de la *Pharsale* nous touche-t-elle encore aujourd'hui ? S'interroger sur la valeur poétique de la grande épopée de Lucain, c'est ouvrir à nouveau un débat qui date de l'époque même où elle fut écrite, et qui depuis fut repris mainte fois.

L'apparition de la *Pharsale* fait figure en tout cas d'événement littéraire d'une importance considérable. L'œuvre fut célèbre aussitôt, au point que Pétrone n'hésitait pas à en proposer une parodie dans les chapitres 119 à 124 de son *Satiricon,* qui lui est à peine postérieur.

Mais si elle suscitait d'emblée l'admiration, presque aussitôt aussi des voix divergentes se faisaient entendre. Celle de Quintilien tout d'abord, qui, tout en reconnaissant la valeur poétique de la *Pharsale,* semble faire à son propos certaines réserves. *Lucanus,* écrit-il, *ardens et concitatus et sententiis clarissimus, et, ut dicam quod sentio, magis oratoribus quam poetis imitandus* (Inst. or. 10, 1, 90).

A la même époque, Martial au contraire fait dire au poète — et l'on peut supposer qu'il partageait son opinion — : *Sunt quidam qui me dicant non esse poetam. Sed, qui me vendit, bibliopola, putat* (14, 194).

L'œuvre remporte donc un gros succès de librairie, comme nous dirions aujourd'hui, et ce succès se révèle durable. L'intérêt que suscite la *Pharsale* se maintient durant toute la fin de l'Empire ; on la cite fréquemment ; elle est l'objet de commentaires, dont tous ne sont pas élogieux, il est vrai.

Servius écrit à propos du vers 382 du premier livre de l'*Enéide* : *Lucanus ideo in numero poetarum esse non meruit, quia videtur historiam composuisse, non poema.*

Le jugement, fort contestable, de Servius n'empêche pas que la gloire de la *Pharsale,* classée immédiatement après l'*Enéide,* ne se

prolonge durant tout le moyen âge. Dante cite Lucain (Enfer, IV, 88) à côté d'Homère, d'Horace, d'Ovide : « ... e l'ultimo Lucano », écrit-il.

A la Renaissance, le prestige du poème ne faiblit pas. La *Pharsale* est un des premiers textes de l'antiquité à être imprimé. Montaigne (Essais, I, XXXVII) reconnaît à Lucain « une subtilité aiguë et relevée », et il le met sur le même pied que d'autres poètes latins qui ont fait eux aussi l'éloge de Caton : Martial, Manilius, Horace, Virgile. Et ce n'est pas seulement le XVIe siècle, mais encore le XVIIe qui se demandent qui de Virgile ou de Lucain mérite le premier rang. On connaît l'admiration que le poète inspirait à Corneille, qui tira de la *Pharsale* le sujet de sa tragédie *La Mort de Pompée.*

Au XVIIIe siècle, la *Correspondance littéraire* de Grimm nous propose des jugements fort opposés sur la *Pharsale,* allant de la critique la plus sévère à l'éloge dithyrambique. Cependant, bien que Goethe tienne à relire la *Pharsale* à la fin de sa vie, l'étoile de Lucain ne va cesser de pâlir. Le XIXe siècle le délaisse de plus en plus, ne voyant guère dans son œuvre que rhétorique et mauvais goût.

Il faut attendre l'article d'Eduard Fraenkel, « Lukan als Mittler des antiken Pathos », paru en 1924, pour attirer à nouveau l'attention sur la valeur poétique de la *Pharsale* et rendre à son auteur quelque éclat.

Le rappel de ces quelques jugements, choisis parmi beaucoup d'autres, ne tend à établir qu'une seule constatation : c'est qu'aux éloges décernés à la *Pharsale* se sont souvent mêlés des réserves et des critiques ; que Lucain, regardé généralement comme un poète considérable, n'a cependant jamais connu une gloire incontestée, à l'image de celles d'Homère, de Virgile ou d'Horace, par exemple.

Quel jugement allons-nous essayer de porter à notre tour sur la poésie de la *Pharsale* ? Il est périlleux — pour ne pas dire impertinent — de prétendre trancher en quelques pages de la valeur d'une œuvre aussi considérable, ne serait-ce que par ses dimensions — la *Pharsale,* même inachevée, compte plus de sept mille vers —, d'une œuvre d'autre part aussi lourde d'un long et glorieux passé, et cela dans un siècle qui a perdu ce sens et ce goût de l'épopée dont s'est nourrie la sensibilité littéraire de l'antiquité, sens et goût si vivants encore au temps de Lucain. De plus, ce long poème, intimement lié à l'histoire de son époque, est chargé d'une passion politique et philosophique dont nous ne percevons plus que l'écho.

Toutefois, si ces quelques remarques invitent notre jugement à la prudence, nous ne pouvons pas forcer notre goût et, puisque nous posons la question de savoir ce qui nous plaît et nous touche encore

aujourd'hui dans la poésie de la *Pharsale,* nous nous sentirons libre de faire à son égard certaines réserves et certaines critiques, dont nous ne cherchons pas d'ailleurs à nier le caractère subjectif. De toute façon, nous ne prétendons à rien d'autre, dans le cadre limité de cette étude, qu'à présenter quelques impressions de lecture.

* * *

Tout d'abord, se dégage-t-il de la lecture de la *Pharsale* une impression générale dominante ? Il s'en dégage bien plutôt, semble-t-il, un tissu d'impressions contradictoires, et nous serions tenté de reprendre à notre compte, en les juxtaposant, les jugements contrastés que l'histoire a portés sur elle. En effet, souvent intéressé, séduit, admiratif, nous voici l'instant d'après hésitant, réticent, dérouté devant telle image ou tel développement, et pourtant nous gardons la certitude de nous trouver en présence d'une œuvre poétiquement considérable, en présence d'un tempérament littéraire d'une indéniable puissance.

Essayons de mettre un peu d'ordre dans tout cela.

Lucain a le mérite d'avoir choisi un grand sujet et de l'avoir traité largement : la lutte entre César et Pompée, la crise finale qui allait décider de l'avenir de Rome et du monde, et faire prendre à l'histoire, comme on dit, un tournant décisif.

Ce sujet lui fournissait non seulement des événements d'un caractère dramatique intense, mais des personnages — César, Pompée, Caton — dont le génie avait d'ailleurs provoqué de tels événements. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait que Lucain réussît encore à les grandir de façon à leur donner une dimension épique. Il y a réussi, en ramenant leur nature complexe de personnages historiques à quelques traits essentiels, encore que partialement choisis. Ils apparaissent en effet comme des surhommes, mus par une seule passion, et, dépassant la mesure commune, parcourant les terres et les mers comme des géants, conversant d'égal à égal avec les créations allégoriques de Lucain — l'Italie, Rome, la Fortune —, s'égalant presque aux dieux eux-mêmes, ils déclenchent par leur affrontement un drame à leur mesure. César n'est plus chez Lucain que la bête de proie, le conquérant sans scrupule, Caton, lui, figure le sage gagné à la philosophie stoïcienne, tandis que Pompée, d'abord semblable à César, s'élève toujours davantage vers l'idéal atteint par Caton.

Ce sujet fournissait aussi à Lucain un cadre, une scène à la mesure des personnages et des événements : cette scène, c'est le

monde entier. Or jamais il ne donne le sentiment d'être dominé par ces espaces immenses. Il les contrôle au contraire et s'y meut avec aisance, avec maîtrise. Il a su nous rendre sensible cette immensité, en nous transportant à la suite de ses héros des Alpes en Italie, de là par mer jusqu'en Grèce et en Thessalie, puis à Lesbos et enfin en Egypte, non sans nous avoir menés d'abord dans la Narbonnaise (épisode du siège de Marseille: 3, 298-762), puis en Espagne (campagne contre Afranius et Pétréius : 4, 1-401), puis dans la province d'Afrique (défaite et mort de Curion : 4, 581-824).

Ce cadre, il a cherché à l'étendre encore en y englobant des pays où l'histoire dont il s'inspirait ne conduisait pas ses personnages, en évoquant longuement les différents peuples de cette Gaule d'où César fait revenir ses troupes (1, 392-465), les déserts du sud avec leur climat mortel, leurs monstres et leurs peuples redoutables (9, 587-937), ou encore les sources du Nil, que nous apprenons à connaître au cours de la longue description que le prêtre Acorée en fait à César dans le palais d'Alexandrie, à la suite du festin offert par Cléopâtre (10, 172-331).

Ainsi c'est l'univers entier que Lucain tient, on serait tenté de dire, sous sa régie. Pour cet audacieux et vigoureux metteur en scène, l'univers est un théâtre qu'il peuple et qu'il anime, soit en y faisant manœuvrer toute une figuration de vastes flottes et de vastes armées, soit en prêtant vie aux éléments eux-mêmes, qu'il fait participer à l'action. C'est l'Italie tout entière qui tremble devant les menaces de César, c'est la mer qui, devant la sujétion que le vainqueur lui impose, se soulève de honte et d'indignation.

Cette belle vigueur, si sûre d'elle-même dans son irrésistible élan, se manifeste à chaque instant dans le poème et l'imprègne tout entier. Lucain l'affirme déjà tout au début de son œuvre, exactement dans le premier vers qui ouvre l'action proprement dite, sitôt le sujet exposé et achevé l'éloge de Néron, au moment où il se propose de révéler les causes de la guerre civile.

> *Fert animus causas tantarum expromere rerum,*
> *immensumque aperitur opus, quid in arma furentem*
> *impulerit populum, quid pacem excusserit orbi.*
>
> 1, 67-69.

« Mon cœur m'entraîne à révéler les causes de si grands événements ; une tâche immense s'offre à moi ; qu'est-ce qui pousse le peuple à se jeter en furieux sur les armes ? qu'est-ce qui arrache la paix à l'univers ? »

Pour citer encore un de ces départs foudroyants — qui sont peut-être bien un des signes de la jeunesse de Lucain, mort, ne l'oublions pas, à quelque vingt-cinq ans — voici, dans le même livre, l'entrée en scène de César, qui s'apprête à franchir le Rubicon.

Jam gelidas Caesar cursu superaverat Alpes
ingentesque animo motus bellumque futurum
ceperat.

1, 183-185.

« Déjà César avait franchi dans sa course les Alpes glacées et conçu dans son esprit de grands mouvements et la guerre future. »

Cette alacrité, ce rythme de galop qui s'installe : nous sentons César déjà vainqueur ; rien ne pourra s'opposer à tant de fougue et à tant de détermination.

Ce passage nous donne l'occasion de relever l'habileté avec laquelle Lucain use fréquemment du procédé du rejet (ici: *ceperat*). Voici un autre exemple de cette adresse, tiré du passage où, au livre 2, Pompée quitte l'Italie et invoque la Fortune :

Dux etiam votis hoc te, Fortuna, precatur
quam retinere vetas, liceat sibi perdere saltem
Italiam.

2, 699-701.

« Le chef même t'adresse des vœux, ô Fortune, pour que cette Italie que tu lui défends de conserver, il lui soit du moins permis de la perdre. »

Ce n'est là d'ailleurs qu'un aspect de cette virtuosité métrique qui ne cesse d'étonner chez Lucain, de cet art de la formule grâce auquel il excelle à faire fulgurer un contraste, avec une sûreté de trait stupéfiante. Le double exemple que voici est justement célèbre :

Nec quemquam jam ferre potest Caesarve priorem
Pompeiusve parem. Quis justius induit arma ?
scire nefas ; magno se judice quisque tuetur :
victrix causa deis placuit, sed victa Catoni.

1, 125-128.

« César ne peut plus supporter un supérieur, ni Pompée un égal. Qui avait le plus de droit à prendre les armes ? on ne peut le

savoir sans impiété. Chacun se recommande d'un grand arbitre : la cause du vainqueur plut aux dieux, mais celle du vaincu à Caton. »

Citons encore un de ces traits, moins connu peut-être, où Lucain résume les plaintes et les inquiétudes des vieillards de Rome au début de la guerre civile, en un vers étonnant d'équilibre et de densité.

Sic maesta senectus
praeteritique memor flebat metuensque futuri.
2, 232-233.

« Ainsi pleurait la vieillesse plongée dans l'affliction, se souvenant du passé, redoutant l'avenir. »

Cependant l'art de Lucain ne se manifeste pas seulement dans des formules de ce genre, si réussies soient-elles. En poète épique maître de son métier, il invente de nombreuses comparaisons, dont la plupart sont fort belles. On pourrait reprocher à certaines d'entre elles un caractère trop recherché ; ainsi celle où les Romains, partagés entre leur fidélité à l'égard de Pompée et la terreur que César leur inspire, sont comparés aux flots qu'agitent successivement des vents opposés.

... ut cum mare possidet auster
flatibus horrisonis, hunc aequora tota secuntur ;
si rursus tellus pulsu laxata tridentis
Aeolii tumidis inmittat fluctibus eurum,
quamvis icta novo, ventum tenuere priorem
aequora, nubiferoque polus cum cesserit euro,
vindicat unda notum.
2, 454-460.

« Ainsi, lorsque l'auster domine la mer de son souffle aux sons horribles, tous les flots le suivent ; mais si la terre, entr'ouverte par le choc du trident d'Eole, envoie l'eurus sur les flots gonflés, quoique frappés d'un nouveau vent, ils subissent encore le premier et quand le ciel a cédé à l'eurus nuageux, l'eau se réserve le notus. »

Mais on ne saurait trop louer la justesse et la grandeur de celles, par exemple, où Lucain évoque respectivement Pompée et César, en les comparant l'un à un arbre puissant encore mais menacé de

ruine, l'autre à la foudre, dont l'action soudaine et imprévue sème la terreur.

Stat, magni nominis umbra,
qualis frugifero quercus sublimis in agro
exuvias veteris populi sacrataque gestans
dona ducum ; nec jam validis radicibus haerens
pondere fixa suo est, nudosque per aera ramos
effundens, trunco non frondibus efficit umbram ;
sed quamvis primo nutet casura sub euro,
tot circum silvae firmo se robore tollant,
sola tamen colitur.

1, 135-143.

« Il se dresse, ombre d'un grand nom, pareil à un chêne majestueux sur un terrain fertile, où il porte les dépouilles d'un peuple antique et les offrandes des chefs ; il ne tient plus par de solides racines, son propre poids le fixe au sol : étendant par les airs ses branches dénudées, il fait ombre par son tronc, non par ses feuilles ; pourtant, quoiqu'il chancelle, prêt à tomber au premier souffle de l'eurus, quoique tant d'arbres aux bois solides s'élèvent alentour, c'est le seul qu'on vénère. »

Qualiter expressum ventis per nubila fulmen
aetheris inpulsi sonitu mundique fragore
emicuit rupitque diem populosque paventes
terruit obliqua praestringens lumina flamma ;
in sua templa furit, nullaque exire vetante
materia magnamque cadens magnamque revertens
dat stragem late sparsosque recolligit ignes.

1, 151-157.

« Ainsi la foudre, arrachée par le vent du sein des nuages, au milieu du grondement de l'éther ébranlé et du fracas de l'univers, brille, sillonne le ciel, effraie les peuples en émoi de son zig-zag éblouissant ; elle fond sur les lieux qu'elle consacre, et, sans qu'aucune matière puisse entraver sa marche, tombant ou remontant, elle fait une jonchée de décombres et rassemble ses feux épars. »

Lucain excelle aussi, en dehors des comparaisons, à évoquer tel aspect de la nature, par exemple la bonace qui, immobilisant la flotte de César, compromet son passage en Epire.

Aequora lenta jacent, alto torpore ligatae
pigrius immotis haesere paludibus undae.

5, 434-435.

« Les flots paresseux demeurent engourdis ; enchaînés par une profonde torpeur, les ondes s'arrêtent, plus stagnantes que les marais immobiles. »

Notons encore la belle image décrivant la passe du port de Brindes, rétrécie par les troncs et les branchages que César y a fait entasser pour tenter d'empêcher le départ de Pompée.

... Sic ora profundi
artantur casu nemorum ; tunc aggere multo
surgit opus, longaeque tremunt super aequora turres.

2, 677-679.

« Ainsi les bouches de la mer se rétrécissent sous la chute des forêts ; alors de ce vaste entassement surgit l'ouvrage et les tours élevées tremblent au-dessus des flots. »

Lucain s'entend tout aussi bien à dépeindre d'un trait les personnages : tel César imposant le silence à la foule des Romains, ou cette même foule encore hésitante à la fin du discours de son nouveau maître.

... utque satis trepidum turba coeunte tumultum
conposuit vultu dextraque silentia jussit.

1, 297-298.

« Quand il eut d'un regard calmé le désordre tumultueux de l'assemblée et commandé d'un geste le silence... »

Dixerat ; at dubium non claro murmure volgus
secum incerta fremit.

1, 352-353.

« Il dit, mais la foule hésitante, dans un frémissement incertain, murmure tout bas des propos vagues. »

Les passages que nous avons cités jusqu'à maintenant sont relativement courts et ne présentent pas autre chose que des réussites de détail. Il faudrait montrer aussi la maîtrise avec laquelle Lucain a

conçu et réalisé le plan général d'une entreprise poétique aussi considérable que la *Pharsale*. Il faudrait rendre sensible l'équilibre qu'il a su établir entre son goût pour les grands tableaux d'ensemble et les vastes développements, et d'autre part la conduite rigoureuse de l'action principale. Nous pensons ici par exemple à la peinture de l'Italie envahie par César (livre 1) ou à la fresque représentant la Gaule et ses différents peuples (livre 1 aussi). Mais cela nous entraînerait trop loin.

Bornons-nous à donner le seul exemple d'une opération militaire décrite avec tant de clarté et d'exactitude qu'aucun détail de son évolution ne nous échappe. Il ne s'agit ni du siège de Marseille, au livre 3, ou de la rencontre navale qui se déroule au large de la ville, ni de la bataille de Pharsale elle-même, au livre 7, entreprises trop longues et trop complexes pour que l'on puisse les citer ici. Il s'agit du combat rapide, bientôt perdu pour lui, que Curion livre en Afrique aux troupes indigènes.

Le récit se situe au livre 4, 730-787. Curion a conduit ses troupes sur une hauteur qui domine une plaine où l'ennemi s'avance. A l'aube, celui-ci, reculant quelque peu, attire l'armée romaine qui se fait encercler. Attaquée de toutes parts, elle sera anéantie. Voici la dernière partie de ce passage : v. 769-787.

Ut vero in pedites fatum miserabile belli
incubuit, nullo dubii discrimine Martis,
ancipites steterunt casus, sed tempora pugnae
mors tenuit ; neque enim licuit procurrere contra
et miscere manus. Sic undique saepta juventus
comminus obliquis et rectis eminus hastis
obruitur, non vulneribus nec sanguine solum,
telorum nimbo peritura et pondere ferri.
Ergo acies tantae parvum spissantur in orbem,
ac, si quis metuens medium correpsit in agmen,
vix inpune suos inter convertitur enses ;
densaturque globus, quantum pede prima relato
constrinxit gyros acies. Non arma movendi
jam locus est pressis, stipataque membra teruntur ;
frangitur armatum conliso pectore pectus.
Non tam laeta tulit victor spectacula Maurus
quam fortuna dabat ; fluvios non ille cruoris
membrorumque videt lapsum et ferientia terram
corpora : conpressum turba stetit omne cadaver.

4, 769-787.

« Quand le lamentable destin de la guerre s'abattit sur le fantassin, Mars ne resta point douteux et le sort ne fut point quelque temps suspendu, mais la mort occupa tout le temps du combat, et personne n'eut le loisir de marcher au-devant de l'ennemi ou d'engager un corps à corps. Ainsi, les guerriers cernés sont écrasés de loin par des traits obliques et de près par des traits droits ; non seulement les blessures et le sang, mais la nuée des javelots et le poids du fer causent leur perte. Alors les immenses armées sont resserrées en un cercle étroit ; et si quelqu'un, par crainte, se glisse au centre de la troupe, il ne se retourne pas sans danger au milieu des épées de ses camarades ; la masse s'épaissit à mesure que la première ligne en reculant a rétréci ses cercles. Bientôt, dans cette presse, les membres serrés se broient ; la poitrine craque contre la poitrine qu'elle écrase. Le Maure victorieux ne jouit pas pleinement du spectacle que lui donnait la fortune ; il ne voit pas les fleuves de sang, la chute des membres et les corps qui frappent la terre : tout cadavre, étouffé par la masse, resta debout. »

Comme le récit est fortement ordonné et conduit ! Lucain nous présente l'écrasement final des Romains avec la même netteté qui nous montrait le site du combat et les mouvements successifs des deux armées.

Ce passage est d'ailleurs intéressant d'un autre point de vue ; nous pensons, en particulier, au dernier élément de la description : ces cadavres qui restent debout faute de place pour tomber. Lucain manifeste ici, comme si souvent, sa prédilection pour le détail horrible, macabre, destiné probablement à impressionner la sensibilité du lecteur, à mettre un comble à son émotion. Or il faut supposer que depuis l'époque de la *Pharsale* le goût a changé, car loin d'augmenter notre horreur et notre pitié, un détail de ce genre, du fait de son caractère excessif et par là-même invraisemblable, détruit au contraire l'émotion que nous pouvions éprouver jusque-là au spectacle des Romains lâchement attaqués et voués à l'encerclement et à la destruction.

Les excès de ce genre s'accumulent, il faut le dire, dans de nombreux et longs passages du poème tout entier et en marquent profondément le ton. Il est impossible de les citer tous, cela va de soi : limitons-nous à quelques exemples.

Dans le livre 2, les vers 1 à 233 sont consacrés aux lamentations des Romains plongés dans une nouvelle guerre civile par la volonté de César. C'est l'occasion pour Lucain de prêter aux femmes romaines

maint geste de désespoir : « Elles clouent leur poitrine sur le sol dur ; consternées, elles répandent sur le sol sacré leur chevelure arrachée » (30-32) ; les hommes, eux, rappellent les malheurs de la guerre entre Marius et Sylla et les troubles civils qui en sortirent : « ... le serviteur enfonça le fer impie dans les entrailles de son maître, les enfants dégouttèrent du sang paternel, on se disputa la tête coupée d'un père » (148-151), et l'un d'eux ajoute : « Moi-même, il m'en souvient, soucieux de placer sur le bûcher et les flammes interdites le visage défiguré d'un frère massacré, je parcourus tous les cadavres de la paix de Sylla et cherchai parmi tous les troncs à quel cou convenait la tête coupée » (169-173). La bataille navale au large de Marseille, l'assassinat de Pompée et les traitements infamants que subit son cadavre, pour ne rien dire de bien d'autres passages, foisonnent eux aussi de détails horribles du même genre.

Qu'il n'y ait pas que cet élément-là dans la *Pharsale,* que Lucain y manifeste au contraire les qualités qui font de lui un grand poète, souvent capable de nous toucher, cela nous l'avons, semble-t-il, suffisamment montré. Nous nous garderions d'ailleurs de rabaisser une œuvre de cette importance et de cette valeur au nom du critère variable et subjectif qu'est le goût.

Cependant, nous devons l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'être lassé du ton d'exaltation pathétique que souvent la *Pharsale* nous impose, aussi bien dans les discours des personnages — dont nous n'avons guère parlé ici — que dans les descriptions ou dans le récit des actions. Tant de grandiloquence soutenue finit par compromettre, sinon par tuer, l'émotion que Lucain cherche à nous faire partager. Nous aspirons à rencontrer dans ses vers une sobriété d'expression qui nous paraîtrait plus efficace.

Est-ce dire que la *Pharsale* ne nous fait jamais éprouver d'émotion simple et profonde ? Non pas. Les premiers vers du livre 3, par exemple, comptent à nos yeux parmi les plus beaux du poème et ils nous touchent en plein cœur. Pompée s'est embarqué à Brindes et quitte l'Italie pour jamais. Immobile et silencieux sur la poupe de son navire, alors que les regards de ses soldats sont tous tendus vers l'Orient, il garde lui les yeux fixés sur les rivages de sa patrie, qui disparaissent dans le lointain.

Propulit ut classem velis cedentibus auster
incumbens mediumque rates movere profundum,
omnis in Ionios spectabat navita fluctus ;
solus ab Hesperia non flexit lumina terra
Magnus, dum patrios portus, dum litora numquam

ad visus reditura suos tectumque cacumen
nubibus et dubios cernit vanescere montes.

3, 1-7.

« Quand l'auster, gonflant les voiles qui fuyaient, poussa la flotte et que les vaisseaux sillonnèrent le large, tous les matelots regardaient vers les flots ioniens ; seul Magnus ne détourna pas les yeux de la terre d'Hespérie : il voit s'évanouir les ports de sa patrie, des rivages qui ne frapperont plus jamais ses regards, les sommets couverts de nuages et les monts incertains. » [1]

Jean Boudry.
Lausanne.

[1] Nous nous sommes servi de la traduction de M. Bourgery (Edition des Belles-Lettres), à laquelle nous nous sommes permis d'apporter quelques légères modifications. J. B.